

6° GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

UN

VOYAGE AU BRÉSIL

AU XVI^e SIÈCLE (1555) (¹)

Communication de M. DELAUAUD (Louis)

Secrétaire adjoint de la Société de géographie de Rochefort.

Il n'est point d'époque qui ait produit autant de types héroïques et aventureux que le xvi^e siècle. Le roi Sébastien de Portugal meurt au Maroc dans une croisade; François I^{er}, bien qu'allié de Soliman, rêve la guerre sainte, Charles-Quint lui-même fait deux brillantes expéditions en Afrique; les Portugais, les Normands, les Espagnols, les Italiens s'aventurent sans guide dans l'Océan et découvrent le Nouveau-Monde; bientôt des nuées d'aventuriers s'y abattent, et, avec quelques soldats, ils parcourent les forêts vierges, naviguent sur les fleuves gigantesques, cherchent l'Eldorado et donnent à leurs souverains plus de royaumes qu'ils ne possédaient de villes en Europe; quelques Européens vivent à la cour du roi du Congo, du Monomotapa, de l'Abyssinie et des princes indiens; et ils prennent part aux guerres de ces pays éloignés contre des peuples dont l'Europe étonnée entendait le nom pour la première fois, dans ces régions mystérieuses qui passaient pour l'asile du merveilleux. Les romans de chevalerie, les poèmes qui racontent les exploits des douze pairs de Charlemagne, des chevaliers de la Table-Ronde ou des

(¹) Extrait d'un ouvrage en préparation sur le *Commandeur de Villegaignon, sa famille et ses amis*.

compagnons de Godefroy de Bouillon, tels sont les ouvrages où l'on va chercher des modèles, et les aventures les plus invraisemblables de ces romans sont pâles auprès des aventures réelles.

Nous écrivons l'histoire d'un homme qui a été mêlé à la fois aux grands événements et aux entreprises héroïques, dont la vie errante s'est passée en Champagne, à Paris, en Bretagne, à Malte, en Afrique, à Rome, en Écosse, à Gênes, à Venise, en Piémont ⁽¹⁾, en Hongrie; en Amérique; qui fut successivement catholique et calviniste, puis de nouveau catholique, qui servit l'ordre de Malte, Charles-Quint ⁽²⁾, François I^{er}, Marie Stuart, Henri II, François II, Charles IX, Philippe II, Ferdinand d'Autriche; qui fut protégé par Coligny, Montmorency, Du Bellay, Villiers de l'Île-Adam, le cardinal de Lorraine, Renée de Ferrare, le duc d'Anjou; qui discuta avec Calvin, qui combattit les Turcs, les Anglais, les Espagnols, les Maures, les Portugais, les Indiens, les protestants français; qui essaya de se créer un royaume au Brésil, voulut conquérir la Corse; fut nommé ambassadeur au concile de Trente ⁽³⁾, prit part aux discussions des États généraux de 1560, et qui, dans les pays nombreux qu'il visita, dans les fonctions diverses qu'il remplit, mon-

(1) Lettre de février 1563, citée par Bourquelot (*Mémoires de Claude Haton*, Appendice). MM. de Grammont et Gaffarel avaient pensé que c'était de 1542 à 1544. Un passage des *Mémoires de Martin Du Bellay* (t. III, p. 388, coll. Petitot) prouve, en effet, qu'il fut, en 1542, envoyé comme gouverneur à Cazelles par Guillaume de Langey. Il avait fait parler de lui en Piémont, dit Haton (p. 1190).

(2) Charles le traitait familièrement et lui avait recommandé de ne combattre jamais que les infidèles. (Lettres de Villegaignon à Granvelle, 25 et 27 mai 1564.)

(3) M. Gaffarel m'y a signalé sa présence en 1545, d'après l'opuscule intitulé : *Matthe suppliant aux pieds du roi* (à la suite de l'*Histoire de l'ordre de Saint-Jean*, par Bosio, traduite par Baudoin, augmentée par Naberat, 1643). L'exemplaire que j'avais consulté portait la date de 1563. D'autre part, la collection des Conciles, qui donne la liste des envoyés des puissances à Trente pour chaque année, ne mentionna pas Villegaignon; elle nomme seulement Martino Rojas. Fra Paolo Sarpi en fait autant dans son *Histoire du Concile de Trente*, mais Amelot de la Houssaye, dans sa traduction de cet ouvrage (2^e édition, Amsterdam, chez Blaeu, 1685, p. 735), ajoute en note : « En 1563, le chevalier Nicolas Durand de Villegaignon avait été nommé pour venir avec lui, mais il ne vint pas. » En effet, en 1563, Villegaignon, blessé au siège de Rouen, ne pouvait se rendre à Trente. Vertot dit, d'une manière assez peu exacte, qu'il se refusa à cause de ses infirmités.

tra un caractère emporté et parfois cruel, mais aussi hardi, courageux, plein de ressources et d'énergie; nous voulons parler de Nicolas Durand de Villegaignon, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, commandeur du Temple et de Beauvais, vice-amiral de Bretagne, gouverneur de Sens et de Montereau, ambassadeur de l'ordre de Malte à la cour de France.

La plupart de nos historiens contemporains ont oublié Villegaignon; justice lui a cependant été rendue par MM. Bourquelot, de Grammont, Gaffarel, Tamizey de Larroque et le baron de Silvestre ⁽¹⁾. Mais MM. Haag le regardent comme un fou, et M. Lenient, prenant pour véridiques les injures débitées par les protestants, le traite d'homme fantasque, besogneux, versatile, ignorant et méprisable ⁽²⁾. Les calomnies de ses adversaires ne doivent pas nous faire oublier son patriotisme, son courage, sa patience, son austérité, son désintéressement, son savoir; ses contemporains ont reconnu sa science théologique, nous pouvons apprécier la pureté de son style, et nous savons enfin qu'il était licencié en droit civil et canon ⁽³⁾.

Il était si désintéressé ⁽⁴⁾ qu'à son retour du Brésil, son frère Philippe, bailli de Provins, dut lui abandonner l'usufruit de la seigneurie de Villegaignon ⁽⁵⁾. Sa navigation hardie de 1548 prouve qu'il était un excellent marin, et à Brest il s'est montré habile ingénieur. Quant à son courage, ses ennemis mêmes l'ont reconnu; un seul d'en-

⁽¹⁾ M. de Silvestre (*Recherches historiques sur la Brie*) veut même le réhabiliter complètement; on sent trop dans sa notice qu'il a un parti pris. — C'est un personnage curieux et extraordinaire à certains égards, dit M. Pingaud (*Revue des questions historiques*, t. XXIV, 1878, p. 707).

⁽²⁾ *La Satire en France au seizième siècle* (1866), p. 218, 225, 226 et 589.

⁽³⁾ *Mémoires de Claude Haton*, p. 662. Il était versé dans les belles-lettres, dit de Thou (l. XVI). D'après Thévet, il avait écrit un dictionnaire de la langue caraïbe. (*Histoire d'André Thévet, Angoumoisain, de deux voyages faits par lui aux Indes occidentales*, manuscrit de la Bibliothèque nationale, fol. 106, verso.)

⁽⁴⁾ Léry reconnaît qu'il était pauvre, mais l'accuse de n'avoir pas eu d'ordre.

⁽⁵⁾ De Silvestre, *op. cit.*, p. 183 et 193.

tre eux ⁽¹⁾, Théodore de Bèze, a osé attaquer ses mœurs. Il y a enfin dans son histoire un grand fait qui méritait d'appeler l'attention : sa tentative de colonisation au Brésil.

Nous ne voulons point raconter aujourd'hui, après M. Gaffarel, cet épisode à la fois glorieux et déplorable de notre histoire maritime. Nous désirons seulement montrer par un récit de la traversée de France au Brésil, opérée par Villegaignon en 1555, ce qu'était au xvi^e siècle un voyage d'Europe en Amérique.

Le Brésil, découvert peut-être par Jean Cousin de Dieppe en 1488 ⁽²⁾, retrouvé par Alvarez Cabral en 1500, était visité depuis longtemps par les Dieppois et les Malouins, au témoignage même de leurs ennemis, les Portugais, les Espagnols, les Allemands. Les Brésiliens préféraient les Français à toutes les autres nations; ils les suivaient volontiers en France et cherchaient à les garder chez eux : un grand nombre de Normands s'établirent en Amérique, vivant de la vie des sauvages, et même renonçant à la religion chrétienne et prenant part quelquefois aux festins des cannibales.

Les Portugais et les Espagnols auraient voulu interdire aux Français de naviguer en Amérique. « Il faut, disait Parmentier, qu'ils aient bu de la poussière du cœur du roi Alexandre. »

François I^{er} protesta plusieurs fois contre ces prétentions excessives; en 1522, l'amiral de Bonnivet voulait fonder une colonie au Brésil. De nombreux voyageurs français vinrent y recueillir le bois de teinture, les plumes, les épices, les animaux rares, le coton, etc. Les Portugais essayaient en vain de réprimer ces tentatives clandestines; les Européens eurent le tort de mêler les Brésiliens à ces

(1) Dans sa comédie du *Pape malade*.

(2) Cf. Gaffarel, *Histoire du Brésil français* (1878). Gravier, *Examen de l'histoire du Brésil* (*Bull. Soc. géog. Paris*, 1878); *Les Normands sur la route des Indes* (1880).

querelles ; ils livraient aux indigènes leurs ennemis à dévorer ou à écorcher vifs, ou bien ils les enterraient vivants jusqu'aux épaules et prenaient leur tête en guise de cible.

Léry rapporte même qu'ils les brûlaient à petit feu. Généralement les Portugais, que détestaient les indigènes, n'étaient pas les plus forts. « Si le roi, disait Parmentier, voulait tant soit peu lâcher la bride aux négociants français, en moins de quatre ou cinq ans, ceux-ci lui auraient conquis l'amitié et assuré l'obéissance des peuples de ces nouvelles terres, et cela sans autres armes que la persuasion et les bons procédés. »

En 1535, l'ambassadeur Marino Giustiniano écrivait à Venise : « Les Normands, les Bretons, les Picards qui étaient allés au Brésil ont été fort maltraités ; cependant les Français qui sont là et d'autres qui y arrivent tiennent à conserver leur droit⁽¹⁾. — Le roi de Portugal est presque méprisé par le roi très-chrétien⁽²⁾ ; il envoie souvent des ambassadeurs pour se plaindre des dommages que des Français causent à ses sujets ; on répond à toutes ses plaintes plus souvent par de vaines paroles que par des satisfactions⁽³⁾. »

Cependant le voyage au Brésil n'était pas facile : le récit du retour de France de Jean de Léry et de ses compagnons est plein d'aventures : voies d'eau, tempêtes, calmes plats, scorbut, famine, attaque de corsaires, incendies. Quelquefois l'on en était réduit à manger des rats, puis des vers, des souliers, des chandelles de suif, des rondelles de cuir, les cornes des lanternes ; l'eau était si puante qu'il fallait se boucher le nez en l'avalant ; beaucoup la rejetaient aussitôt : encore n'en avait-on qu'une bien petite quantité par personne.

(¹) *Relations des ambassadeurs vénitiens*, I, 87. (Docum. inédits sur l'histoire de France.)

(²) *È stimato poco, anzi nullo.*

(³) *Relations des ambassadeurs vénitiens*, I, 383.

Le voyage de Villegaignon ne présente point de telles péripéties ⁽¹⁾.

Il mit à la voile au Hâvre, le 2 juillet 1555, avec deux vaisseaux de 200 tonneaux, munis d'artillerie, et un hourquin de 100 tonneaux qui portait les vivres.

La mer était belle, le vent favorable ; mais il changea le lendemain, et il fallait s'arrêter au Blanquet ⁽²⁾ sur la côte d'Angleterre, puis revenir à Dieppe ; car une voie d'eau s'était déclarée dans le vaisseau du vice-amiral, et l'on en tirait 400 seaux en une demi-heure. Le port de Dieppe avait peu de profondeur, trois brasses seulement. Mais les Dieppois avaient une coutume très-obligeante ; et ils halèrent les navires ; le 17, Villegaignon entra dans le port. La première tempête avait suffi pour dégoûter de son entreprise la plupart de ses compagnons. « Voilà, disaient-ils, un mauvais commencement ; il ne permet pas d'augurer bien de l'entreprise. Nous avons plus de deux mille lieues à faire par mer, et nous ne pouvons pas seulement quitter le port. Quand arriverons-nous au Brésil ? après quels dangers ! y parviendrons-nous jamais ? Et, abattus par les fatigues du voyage, il nous faudra construire un fort, combattre les Portugais, supporter la chaleur de la zone torride et nous nourrir de fruits et de racines ⁽³⁾. »

« Ils veulent justifier l'adage : *Mare vidit et fugit* », remarquait le pilote Nicolas Barré. Villegaignon essaya en vain de les retenir par l'appât de la gloire et des richesses : la mer leur inspirait un effroi insurmontable : « Il est ter-

(1) Les sources auxquelles nous avons puisé sont, outre les deux manuscrits inédits de Thévet, concernant son voyage et conservés à la Bibliothèque nationale, ses *Singularités* (édition Gaffarel), sa *Cosmographie*, les lettres de N. Barré, l'ouvrage de J. de Léry et celui de Crespin.

(2) Branksea ? (Gaffarel). Le Triquet, dit Thévet dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale, intitulé : *Histoire d'André Thévet, Angoumoisais, Cosmographie du Roy, de deux voyages par luy faits aux Indes australes et occidentales*. (Saint-Germain 915, F. fr. 656. Catal. 15 454). Nous nous proposons de publier ce manuscrit.

(3) C'est le discours que tint Dupont-Corguilleray aux émigrants de Genève en 1556.

rible, en vérité, disaient-ils, de n'être séparés de la mort que par l'épaisseur d'une planche ⁽¹⁾. »

Un grand nombre d'ouvriers, quelques soldats, presque tous les volontaires se retirèrent. C'étaient les membres les plus actifs de l'expédition qui y renonçaient. Villegaignon ne pouvait plus guère compter désormais que sur des mercenaires ou sur des condamnés ⁽²⁾, et il remarquait avec tristesse que « la plupart de ses compagnons n'avaient aucune instruction, aucun moyen d'être utile à la colonie, et presque tous étaient adonnés aux vices ⁽³⁾ », mais il ne se découragea point, tout en s'irritant contre la tempête.

Trois semaines après, une tentative de départ échoua encore parce que le vent était contraire. Les marins superstitieux désespéraient du succès, et sans doute ils rappelaient les histoires sinistres des navires qui étaient partis dans de semblables conditions, contre la volonté de Dieu, et que l'on n'avait jamais revus. Enfin, le 14 août, ils purent enfin quitter le port et ils sortirent rapidement de la Manche.

Le 4 septembre, ils étaient à douze lieues du pic de Ténériffe. « Les anciens, disait l'un des voyageurs, ont raconté qu'il y avait au sommet de Ténériffe un rocher de diamants, mais c'est le feu qui en sort naturellement. Du reste, ce feu est terrible : en 1542, il a brûlé trois navires qui se trouvaient en rade. » Thévet prenait plaisir à interroger ses compagnons sur l'histoire de la découverte de ces îles, sur Jean de Béthencourt, leur conquérant, sur leurs anciens habitants qui s'étaient retirés dans les montagnes, sur leurs produits. « C'est la patrie des bons vins, c'est là que poussent les cannes d'où l'on retire le sucre », racontaient-ils. « Pourquoi n'irions-nous pas en chercher ? » osèrent dire quelques-uns. La provision d'eau

(1) C'est une réflexion de Jean de Léry.

(2) Gaffarel, p. 179.

! (3) Crespin, p. 400.

commençait à s'épuiser, et elle répugnait par son odeur, son goût, sa couleur. Villegaignon voulut tenter de faire prendre de l'eau et des vivres : le navire s'approchait de terre quand les Espagnols, avertis par leur guetteur, déployèrent une enseigne rouge : aussitôt deux ou trois coups de coulevrine furent tirés du fort, et l'un d'eux blessa mortellement un artilleur du vaisseau amiral. Les Français tirèrent à leur tour et la canonnade brisa plusieurs maisons, au grand effroi des habitants. « Les voyez-vous courir, disait Nicolas Barré, les femmes, les enfants s'enfuient dans la campagne ; si nous faisons notre Brésil dans cette belle île ? » Les Français étaient tout disposés à suivre ce conseil, mais Villegaignon préférait continuer sa route ; il regardait l'Amérique comme une terre plus merveilleuse encore, bien qu'on lui rappelât que quelques anciens avaient placé dans ces îles le paradis terrestre ⁽¹⁾.

Les vaisseaux naviguèrent pendant quelque temps le long de la côte basse de l'Afrique ⁽²⁾. La chaleur était extrême, les eaux infectes : « Bouchez-vous le nez, disaient les marins aux passagers, et vous n'en sentirez pas l'odeur. — Hélas ! nous en sentirons tout au moins le goût », répondaient-ils.

Le scorbut se déclara : sur cent matelots du vaisseau amiral, quatre-vingt-dix furent atteints, cinq moururent et leurs corps furent jetés à la mer. Villegaignon, effrayé, changea de navire, et ses officiers eussent bien désiré pouvoir en faire tout autant. Six jours de calme plat vinrent ajouter à ces souffrances et rendre la chaleur encore plus intolérable. Un matelot atteint de délire se jeta à la mer, et il fallut enfermer plusieurs malades qui auraient suivi cet exemple. Thévet avait appris en Arabie que le seul remède pour échapper à cette frénésie était la saignée ; il

⁽¹⁾ Thévet, *Cosmographie universelle*, I, 81 (1575).

⁽²⁾ Les éminences de terre que l'on voit marquées sur les cartes ne sont que des bouquets d'arbres. (Féris, *la Côte des Esclaves*, 1879.

usa de cette panacée universelle et en conseilla l'emploi à ses compagnons ⁽¹⁾.

Enfin, le vent du sud-ouest leur récréa merveilleusement l'esprit et le corps ; ils sentirent naître leur activité. Mais le vent, par moment, devenait trop violent ; la pluie en tombant faisait naître de grosses pustules sur toutes les parties du corps qu'elle touchait.

Heureusement, cela ne dura que peu de temps.

Bientôt, ils purent admirer un climat tempéré. « Je le disais bien, s'écria Thévet, qu'elle est habitable, cette zone qu'on regardait comme brûlée ; quand les anciens l'ont décrite, ils n'en ont parlé que par imagination. Il est étrange, du reste, combien ils étaient disposés à croire les choses légèrement ; serait-il donc raisonnable que nous laissions cette nouveauté en silence ? Il ne faut plus s'amuser aux cartes marines qu'ont mises en lumière quelques hommes non experts en l'art de naviguer, mais croire seulement ceux qui, comme nous, ont regardé les choses de près ⁽²⁾. » Le 6 octobre, les Français passèrent la ligne, et des réjouissances eurent lieu à ce sujet ⁽³⁾ ; ceux qui n'avaient pas encore franchi l'équateur étaient attachés à une corde et plongés dans la mer ; on leur jetait des grands seaux d'eau ou bien on leur barbouillait le visage de suie. Les personnages les plus importants de l'expédition réussirent à se délivrer de ces tracasseries moyennant de légers cadeaux.

Les matelots s'occupaient à pêcher les dorades, les bonites ; ils capturaient aussi les poissons volants. « Nous les avons vus, disaient les vieux marins, voler en troupe comme les alouettes et les étourneaux de notre pays. Il y a, du reste, tant de poissons dans cette mer que le navire

(1) *Cosmographie universelle*, I, 66.

(2) *Cosmographie*, préface et ode de Baïf, I, p. 87, 88 et 81.

(3) Ces cérémonies furent évidemment accomplies pendant le voyage de Villegaignon, comme elles le furent l'année suivante, d'après Léry.

semble quelquefois être comme asséché sur ces poissons. » Ils harponnaient aussi les marsouins et même les requins. Ils rencontraient des baleines et des dauphins, et ces animaux fournissaient le sujet de mille contes fantastiques. Les matelots se plaisaient à raconter les choses les plus invraisemblables à Thévet, qui s'empressait d'écrire que l'on avait pris une fois, près de la côte de Guinée, un monstre marin ayant la forme d'un homme, mais que l'on n'avait pas réussi à s'emparer de la femelle ⁽¹⁾. « Vraiment, disait-il, cela ne me paraît pas impossible ; du temps que j'étais en Arabie, il arriva de Calicut trois Indiens qui amenaient un monstre étrange : de la grandeur du tigre, il était tout couvert de poils basanés et avait la face semblable à celle d'un homme. On m'a, du reste, donné son portrait ⁽²⁾. » Villegaignon causait aussi avec ses compagnons ; il leur décrivait les merveilles du Brésil ⁽³⁾ ; « il rappelait à son ancien compagnon, le capitaine Thoré, leurs campagnes du Piémont, ou bien il parlait de théologie. » Mais son historiographe n'aimait pas les discussions métaphysiques ; il préférait écouter les singularités des pays antarctiques. Il se regardait comme passé dans un monde nouveau ; l'on ne voyait plus la grande Ourse, mais l'on apercevait la Croix du Sud. « Nous avons plus erré qu'Ulysse, disait-il ; nous sommes chez les peuples qui marchent sous nous pied contre pied, à qui le dessus est dessous, et sur qui la nuit s'épand quand en France on voit luire le jour ⁽⁴⁾. Tout est admirable ici, mais encore que cet univers soit trouvé si beau, toutefois il n'est rien au prix de l'auteur qui a les

(1) Ce récit l'avait tellement frappé qu'il le fait deux fois dans la *Cosmographie* et dans les *Singularités*.

(2) *Cosmographie*, I, 52.

(3) Il aimait à le faire. Crespin le représente rôdant à son retour dans les cuisines des seigneurs et les amusant par ses récits ; il causait aussi du Brésil à Brest avec un trésorier de la marine, et c'est par ces descriptions qu'il fit décider l'expédition.

(4) *Cosmographie universelle*, préface et odes de Baïf et de Le Févre de la Borderie.

maines si grandes, qu'en une il contient tout le monde, et entre deux ou trois doigts il tourne toute la terre. » Le 10 octobre, les colons étaient près de San-Thomé, où s'élevait une montagne toute couverte de bois et d'où s'écoulaient de nombreux torrents. « Si nous voulions aller au cap de Bonne-Espérance, nous y serions plus tôt qu'au Brésil », remarquait Barré, qui était le plus habile des marins de la petite escadre. Le vent du sud-ouest emmena les vaisseaux jusqu'à l'Ascension, le 20 octobre. « N'est-il pas merveilleux, disait le pilote, de voir cette île loin de la terre, à près de 500 lieues en mer ? » Le 3 novembre, ils étaient en vue de Parahyba. Ils rendirent grâces à Dieu ; catholiques et protestants s'unirent dans un commun sentiment de gratitude. Thévet s'empessa d'écrire quelques notes sur l'histoire de la découverte de l'Amérique ; mais Villegaignon ne s'inquiétait pas d'apprendre de lui qu'elle avait été découverte par Améric en 1493 ou par Vincent et François Pinson en 1484, ou par quelques capitaines rochelais en 1487 : en longeant la côte, il cherchait des yeux un endroit favorable pour y établir sa colonie. Mais son choix était presque fait d'avance, car il connaissait déjà de réputation la magnifique baie de Ganabara. Quand ils arrivèrent à l'entrée, le 10 novembre, les colons poussèrent un cri d'admiration : ils étaient enfin arrivés au terme de leur voyage.

Mais ils avaient encore à passer par de rudes et terribles épreuves, fatigues physiques, discordes civiles, guerres étrangères ; ils auraient réussi néanmoins si le gouvernement français leur avait accordé le moindre secours, mais ils furent abandonnés ; le chef de l'expédition lui-même rentra en France, et la citadelle qu'il avait appelée fort Coligny tomba au pouvoir des Portugais. Du moins les Brésiliens, par un sentiment qui les honore, ont-ils donné le nom de Villegaignon à l'île sur laquelle les Français s'étaient établis ; et si nous n'avons pu conserver nos

colonies du Brésil, de la Floride, du Canada et des Indes, nous avons su cependant, par notre courage et notre esprit aventureux, gagner les sympathies et l'admiration du monde entier.

L. DELAUAUD,

Secrétaire adjoint de la Société de géographie de Rochefort.
